

Constantin de NEYMAN
15, rue du Bac
P A R I S VII

Paris, le 28 février 1956

Monsieur le Proviseur
LYCEE PASTEUR
NEUILLY S/SEINE

/Seine/

Monsieur le Proviseur,

J'ai bien reçu votre lettre du
20 courant et je vous remercie de votre invitation.

Vous pouvez compter sur ma parti-
cipation à cette cérémonie qui doit avoir lieu diman-
che 4 mars. J'y occuperai la place que vous voudrez
bien me réserver.

Je profite de l'occasion pour
vous faire parvenir une copie de la dernière lettre de
mon fils qui pourrait être utile aux éducateurs.

Veillez agréer, Monsieur le
Proviseur, l'expression de mes sentiments distingués.

Constantin de Neyman

Près de la Baule, le 2 septembre 1944

Mes chéris,

Nous voici donc en septembre au début de la sixième année de ce cauchemard qui semble heureusement ne plus devoir être long à se dissiper. Déjà pour vous, j'espère ont disparu les angoisses de cette sorte de siège par la famine dont Paris souffre depuis si longtemps. Mais je sais que ce n'est rien devant l'immense soulagement moral de penser à la fin de l'inférieure époque que nous vivons encore. Et les perspectives d'avenir, encore qu'incertaines, n'en sont pas moins lumineuses. Moi-même je suis heureux doublement et pour mon compte personnel et pour la joie de tant d'êtres qui en sont heureux. Pourtant à cette atmosphère radieuse, il faut que j'apporte un nuage : il m'est arrivé ces derniers temps une aventure fâcheuse qui va retarder peut-être longtemps le plaisir de vous voir.

Voici l'histoire /vous aurez des détails ensuite/

Vers le 10 août un jeune marin allemand qui avait déserté cherchait asile dans les parages de la ferme, où j'avais élu mon domicile principal, depuis un mois à peu près. C'est moi qui le rencontra d'abord et après une longue conversation, considérais que c'était un bon type qu'il serait inhumain de laisser reprendre et fusiller par les autorités militaires allemandes. Aussi je le vêtis en civil et demandais au fermier, Joseph Tergaud, de bien vouloir le nourrir à mes frais, pendant le temps / que nous supposions court/ où les Américains ne seraient pas encore venus. Le gars se sentant en danger malgré tout, je lui donnai même un vieux revolver que j'avais trouvé dans la cave de ma maison en voulant y enterrer mon poste de radio. Tout se passa bien quelques jours et j'eus même le plaisir de faire de bonnes parties d'échec avec mon Fritz, ou plutôt Gerhardt, comme il se prénomait.

Par malheur, les Américains ne venant pas, Gerhardt s'ennuyait et se montrait imprudent circulant autour de la ferme. Si bien qu'il fut pris par une patrouille, avec son revolver en poche, et que je fus arrêté, ainsi que peu après tous les adultes de la Ferme / Mme. et Mr. Tergaud et un aide Jean Mercy que j'avais d'ailleurs connu à la Baule, alors que, mécanicien il prenait des leçons de sciences pour passer un concours naval/. Nous fûmes donc, Gerhardt et moi d'abord en voiture à cheval puis les autres en camion conduits dans un camp entre St. Nazaire et Montoir pour y être interrogés. Mme. Tergaud fut relâchée, mais au bout de 8 jours le 25 août Gerhardt, Tergaud et moi, nous passions devant un conseil de guerre, siégeant au camp de la Marine Endras /entre St. Nazaire et la Baule/. Comme je n'avais jamais voulu éviter mes responsabilités et encore moins les rejeter sur le pauvre fermier, c'est évidemment moi qui fus condamné au maximum et tandis que Tergaud s'en tirait avec deux ans de prison, je fus condamné comme Gerhardt.

Il me restait encore une chance. : le jugement devait être confirmé par le commandant de ST. Nazaire, de sorte qu'au lieu d'être fusillé tout de suite, je fus conduit, à côté du tribunal, dans un pavillon où j'ai attendu jusqu'à ce matin des nouvelles d'une sorte de pourvoi que j'avais demandé.

Voici donc en résumé les événements, assez bêtes à certains points de vue, qui vont, je ne le crains que trop, vous faire tant de peine. Comme disait Heine :

Das ist das los, das Menschen los

Was schön und gross, das nimmt ein schlechtes Ende?

[Maintenant mes chéris, ne croyez pas que j'en sois bien affligé. Ah pour ça par exemple il en faut davantage pour me faire perdre ma bonne humeur, et ces dernières semaines ont été bien agréables pour moi.

[D'abord il y a la joie d'avoir fait son devoir, ou ce qui est la même chose, ce que je considérais comme mon devoir, envers et contre tous. Comme je l'ai expliqué aux juges, si le hasard met à côté de moi quelqu'un qui se noie, je ne me demande pas; en me jetant à l'eau, depuis combien de temps j'ai déjeuné.

Ensuite, il y a l'immense plaisir, d'avoir pu, jusqu'au bout, faire du bien autour de moi. Passons sur Gerhardt. Ma connaissance de l'allemand m'a maintes fois permis d'être utile au 1-er camp. J'ai également pu, et, c'est le principal, obtenir à peu près justice en ce qui concerne ceux qui n'avaient rien à voir dans l'affaire, Mercy et Tergaud. Sans parler du bien que j'ai pu faire en montrant une fois de plus aux Allemands que les Français ont le sens de l'honneur. Et mille détails qui me font penser aux vers de Kipling, traduits par moi-même pour compléter Maurois, à la fin de son célèbre poème "Si...."

Si tu peux, lorsque vient l'instant désespéré,
de tout ce qu'il contient, tirer pourtant la somme
Alors à toi, mon fils, est la Terre entière, et,
Bien plus, tu es un Homme.

Et puis, il faut que je l'avoue, je suis heureux et fier du succès d'estime que j'ai remporté pendant mon jugement. Quand le président m'a demandé pourquoi j'avais accueilli Gerhardt et si je ne savais pas que c'était interdit et que j'ai répondu "Pour un Français, c'est une question d'honneur, d'aider celui qui demande de l'aide, et l'honneur est d'autant plus grand que l'on risque d'avantage". Quand après le réquisitoire qui demandait la mort pour Tergaud et moi et la plaidoirie qui nous confondait aussi, on m'a demandé si j'avais quelque chose à ajouter et que j'ai dit " je précise bien, que désirant dès le début conserver l'entière responsabilité de mon acte, je n'ai jamais dit à la ferme /où l'on ignore l'allemand/ ce qu'était au juste Gerhardt, de sorte que je suis seul responsable." à ces moments il y a eu des murmures dans la salle et ce n'était pas de la moquerie. Et là où, je dois le dire, j'ai éprouvé l'une des plus puissantes impressions de bonheur de ma vie, ce fut, tout de suite après le jugement, quand j'ai entendu discuter sur moi les hommes de garde dans le couloir devant ma cellule. Si vous aviez pu les entendre mes chéris, mon cœur eût éclaté de fierté joyeuse.

En plus de cela, il ya eu une foule de petits à côtés agréables, une foule étonnamment nombreuse de réjouissances secondaires, qui me donnent l'occasion de vous donner en vrac quelques détails.

Le seul ennui que j'ai eu, c'est que le jour où l'on m'a arrêté, on m'a pris mes si utiles lunettes et, que depuis, personne n'a jamais pu savoir ce qu'elles sont devenues. Personnellement je n'ai jamais pu comprendre pourquoi; quelqu'un de vous comprendra peut-être, à la longue, quoique maintenant que nous ne nous verrons plus, cela n'ait vraiment plus beaucoup d'importance.

Un premier accident que nous avons eu en route mérite d'être signalé : il constitue vraiment un petit fait comique. Comme nous voyagions sur notre carriole, où nous étions attachés fort discrètement, tirés par un excellent cheval vers une destination hélas triste, un passant rentrant du travail à pied nous demanda naïvement : "il n'y a pas une place pour moi?". Je n'avais pas ri avant, mais à partir de ce moment, je perdis toute mauvaise humeur ou dépit de mon arrestation. Et depuis, j'ai toujours eu des occasions agréables ou divertissantes. C'est ainsi que j'ai pu couper dans une planche, obligeamment prêtée d'une part un échiquier percé de trous où s'enfilaient les tiges des pièces, découpées d'autre part. De cette façon j'ai pu jouer en paix sans que les voisins puissent brâiller le jeu, quelle que fût leur turbulence juvénile. Fallait voir ce jeu fait de fil de fer et de bois, signé Jean, reconnaissable à 100 mètres.

Il fallait voir les Allemands s'empressez à jouer avec moi /qui ne pouvais causer aux autres prisonniers/ comme s'ils désiraient tous me consoler et prouver par leur amabilité qu'ils déplorait ma situation et qu'ils auraient bien voulu faire quelque chose - mais quoi? pour ne pas me voir fusiller /on s'y attendait dès le début/.

Aussi n'est pas sans laisser presque des amis que j'ai quitté le camp : à peu près tous ceux avec qui j'avais parlé ou peu s'en faut. Naturellement j'ai dû laisser aussi, aussi avec quelque regret, le plus beau de mon équipement, c'est à dire mon jeu d'échec, quand je serai ministre, je changerai le texte de ce règlement dont je fus victime ...

Or, depuis le jugement, les doubles rations /pour le moins/ de tous ce qui est comestible ou buvable, dont je suis favorisé, auraient enthousiasmé ceux qui s'imaginent que "Jean, bon" ne peut vivre sans autre orthographe /si j'ose ce déplorable calembour/. Au début je crus à un cuisinier fantaisiste qui aurait voulu terminer peut-être une époque de son service par un festin capable de faire sensation, et je m'attendais à retourner à un ordinaire modeste, en homme de bon sens que je suis. Mais comme une ahurissante abondance continuait à régner de plus en plus belle et que de l'extérieur ou de l'intérieur toutes sortes de friandises ne cessaient d'affluer, la seule explication valable à laquelle je dus me rendre, c'était une bienveillance collective touchante.

Chacun se demandant si cela finira bien ou mal pour moi, concluait que le mieux devait être de participer par tous les moyens à me rendre "succulentes" les heures dont j'étais encore maître, en attendant qu'on sût si mon pourvoi, soutenu par mon avocat et les vœux de tous, arriverait à être rejeté ou non. Et de la part des officiers une amabilité bien trop franche et personnelle pour n'être que de la propagande, venait satisfaire tous mes désirs. Ainsi, en l'absence de mes lunettes, on a réussi à me faire voir clair en mobilisant les lunettes d'essai de l'occuliste militaire. Et ma chambre étant peu lumineuse, on a même été jusqu'à m'autoriser à sortir dans le plus éclairé de tous les couloirs d'ici, avec tout mon matériel. Car le plus beau, c'est qu'on m'a pourvu d'un matériel comme je n'en eus pas souvent : table, sous-main, papier à volonté, crayon chimique, gomme, règle, couteau /Et tout pour Jean/ comme disait ma petite soeur autrefois/ et par dessus le marché, l'autorisation de travailler à tout ce que je voulais laisser après moi, qui me paraît pouvoir être utile aux générations futures, pour parler modestement.

C'est ainsi qu'en plus de cette lettre vous récupérez de moi presque un volume de remarques et réflexions plus ou moins scientifiques ou pédagogiques. J'espère qu'elles intéresseront Papa et peut-être un professeur curieux de points de vue non classiques.

Je m'en vais donc disparaître dans les meilleures conditions possibles, après avoir passé mes dernières semaines de condamné plus confortablement que bien d'autres semaines, sans avoir subi aucun mauvais traitement, après avoir eu la chance de voir le sinistre tableau du monde de 1939 remplacé par de claires perspectives de 1944 et la nouvelle chance, que ma condamnation me donne le droit de penser que je n'y suis pas complètement étranger. Après avoir dégusté l'amusante et flatteuse ironie du sort qui me fait l'un des derniers fusillés français de cette guerre, avec l'agréable sensation d'avoir laissé par écrit le meilleur de moi-même, en plus de ce que j'ai pu laisser comme influence peut-être durable dans la vie de ceux que j'ai connus.

Et comme, dans les conditions où elle se produit, ma disparition peut avoir autant d'effet que le bien que j'aurais pu faire en un peu de vie supplémentaire, mon seul regret est le chagrin qu'elle ne peut, hélas, manquer de vous causer.

Aussi, [si vous voulez me faire retrospectivement plaisir, ne soyez pas trop malheureux. Je vous ai assez aimé pendant ces dernières 20 années pour que vous ne m'en vouliez pas de vous laisser seuls ensuite. Ne soyez pas égoïstes. Vivez pour continuer à faire progresser le monde, comme vous-même m'avez appris à le faire.

J'ai conscience, encore plus aujourd'hui, combien tout ce que j'ai fait est au fond votre oeuvre et je vous prie de faire quelqu'un de bien de chacun de vos petits enfants actuelles et futurs, } car je compte sur vous pour

que les enfants de Ninette soient aussi dépourvus de toute illusion religieuse que moi, et que ce soit en pleine conscience qu'ils sachent faire leur devoir d'Homme.

A propos d'enfants, si vous le pouvez, intéressez-vous au second fils de Tergaud, un bébé de 5 ans, mais qui a du bon; vous me ferez plaisir en le faisant c'est une dette de reconnaissance. Vous pourrez avoir chez lui divers objets m'appartenant. Voici son adresse :

KER Michel en ST. Molf p/Guirande /Loire Inférieure/

xxxxxxx

/ Pour finir par une plaisanterie, papa y trouvera la solution du problème des 2 ampèremètres dont l'un marque /6 ampères pendant que le premier n'en marque que 3

En vous embrasant, mes chéris, je vous écris la conclusion de ma vie : entre les 2 morales éélèbres : il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, n'y de réussir pour perséverer- et : toute la sagesse humaine tient dans ces deux mots : attendre et espérer - il y a place pour ma synthèse : tout le bonheur de l'homme tient dans ce devoir : agir et espérer.

Joan.

P.S. Naturellement saluer tous ceux qui me sont chers.

xxxxxxx

Cette phrase incompréhensible sert de phrase clef pour déchiffrer un paragraphe de la lettre /voir les mots soulignés/.

